

Louis Perrelet

**Notice biographique extrait de la revue chronométrique 1866
signée par Antoine REDIER 1817/1892
élève de Louis Perrelet vers 1840**

Indications préalable :

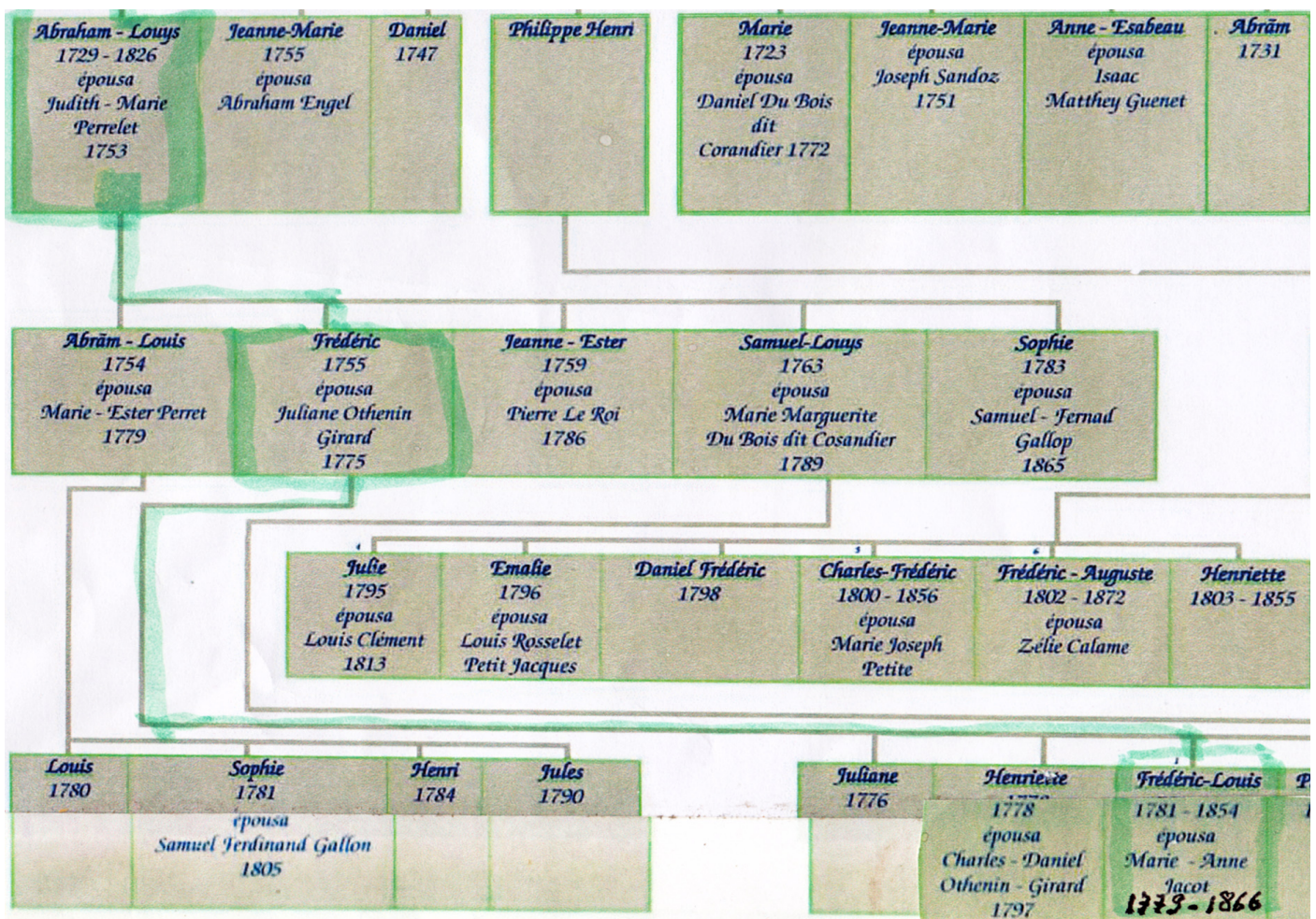
Cette notice biographique, tirée de la revue Chronométrique de 1866, est signée par Antoine Redier (1817 - 1892) qui fut élève de Louis Perrelet vers 1835/1840. Elle fut écrite lors du décès de Madame Louis Perrelet née, d'après cet arbre généalogique, Marie-Anne Jacot en 1779 et donc décédée en 1866, à l'âge de 87 ans.

Son mari Louis Perrelet était décédé une douzaine d'années avant, soit en 1754.

Ce texte est certainement un peu révélateur de qui était Louis Perrelet, horloger connu et reconnu et dont on dit partout qu'il fit ses premiers pas d'horloger vers son grand père A. L. Perrelet. Assez étonnamment Redier nous ne dit pas s'il leur parlait de cet aïeul..., et pourtant il rapporte des souvenirs précis sur ces années passées auprès de son maître et de son épouse.

Ainsi il est dit : «...Il aimait à nous parler de sa jeunesse, de ses travaux champêtres et de la façon habile dont il fauchait les prés...» Aurait-il oublié ce grand père «horloger» ?

Bref, la lecture de ce texte permet, sans aucun doute, d'avoir une approche un peu plus précise, d'une page de l'histoire de l'horlogerie, écrite sous le nom de PERRELET



Extrait de l'arbre généalogique des familles Perrelet

IL vient de mourir une excellente femme qui a laissé de si touchants souvenirs dans mon cœur, comme chez tous ceux qui l'ont connue que je ne résiste pas au désir de donner une idée de cette bonne figure.

C'est la veuve de Louis Perrelet, le maître d'un grand nombre d'artistes, et je saisirai cette occasion de rappeler à ceux qui l'auraient oublié, cet horloger, d'une nature rude autant que riche, passionnée pour son art autant qu'heureuse par ses dons, honnête et désintéressée, sinon modeste, et maniant les outils comme une fée.

Madame Perrelet est morte il y a quelques jours à 87 ans chez son petit-fils, horloger de la Couronne, comme le fut son père, si inopinément enlevé il y a moins d'un an, et son grand-père qui était en même temps horloger de l'École polytechnique.

En 1840 Perrelet avait encore des élèves du Gouvernement, et sa femme, âgée alors de 61 ans, déployait, dans les soins de son ménage compliqué de la présence de six élèves turbulents, mauvaises têtes et grands, mangeurs, une activité incomparable et faisait les choses avec une ampleur, un abandon qui se traduisaient d'ailleurs par des santés resplendissantes chez ses élèves.

Les pensionnaires du Gouvernement étaient nourris, logés et blanchis par le patron qui recevait 4500 frs par an pour chacun d'eux, et quand on se rappelle la lenteur patiente du travail dans l'atelier, les soins minutieux que le patron voulait qu'on apportât à tous les ouvrages, en même temps que le peu de parcimonie de la patronne, on se demande ce qu'a pu gagner Perrelet à un travail si pénible et si peu encourageant.

Ce brave avait la passion de son art, avons-nous dit, mais il était d'une sévérité outrée, et quand sa femme osait venir calmer quelque tempête au risque de payer cher son intervention, elle y mettait une patience, une abnégation admirable, sans cependant jamais aller jusqu'à contredire son mari.

Elle avait pour moi des préférences marquées et elle me le prouva un jour d'une façon bien audacieuse. J'avais, sur l'ordre du maître, grandi un trou de pivot, au lieu d'un trou de pied qu'il était seulement nécessaire de retoucher. La brioche était considérable et l'explosion fut terrible. Je ne savais où me fourrer et pour tout au monde je n'aurais pas voulu dire que l'erreur venait du patron. Madame Perrelet était là et elle osa dire qu'elle avait assisté à la désignation du trou à grandir et que j'avais fait bien exactement ce qui m'avait été dit. Perrelet fut abasourdi de cet acte de courage et après avoir simplement dit comme César à Brutus, et toi aussi, ma femme, il se calma.

Ces scènes étaient promptement oubliées surtout du patron, qui nous voyant un peu morfondus encore après une demi-heure, se récriait que nous gardions rancune. Après ces excès de sévérité, venaient des excès de gaieté et rarement nous passions moins d'une heure à table. Madame Perrelet nous racontait les scènes de la première révolution, le mari nous donnait des détails moqueurs sur tous les ouvriers qu'il avait connus.

Janvier, le fameux Janvier, venait souvent chercher le déjeuner qu'il n'avait plus, et ce malin causeur, qui nous rappelait Voltaire par sa physionomie autant que par ses sarcasmes, venait ajouter à la gaieté du repas.

Un jour il arriva tout frétilant et nous dit : ne croyez pas que je vienne déjeuner chez vous parce que je suis sans argent; tenez, j'ai la bourse bien garnie, c'est Charles Leroy du Palais-Royal qui m'a donné ce témoignage de notre vieille confraternité, ou plutôt, comme c'est un galant homme, il m'a royalement payé un exemplaire des Étrennes chronométriques que je lui ai remis. Au moment de le quitter, je lui ai dit : vous êtes bien généreux, aussi je vous préviens que, page 132, vous y trouverez la preuve qu'il n'y a aucun lien de parenté quelconque entre vous et Julien Leroy notre illustre confrère.

Perrelet cultivait parfois la poésie rimée ; Janvier lui avait joué un mauvais tour en échange de ses dîners, et un jour il nous lut une satire singulièrement vive contre l'auteur de la Sphère mouvante. Il y parlait des intimes de Janvier, Wagner oncle et Leblanc le graveur du Conservatoire, et désignait ces deux compagnons du vieux confrère par le vers suivant :

Les uns manquant de nez, les autres de bon sens.

On sait que Wagner avait laissé son appendice nasal dans quelque bagarre.

Perrelet était né aux Ponts, si je ne me trompe, près du Locle. Il avait eu pour amis d'enfance, Léopold Robert, le peintre des pêcheurs et des moissonneurs de Naples, Forster, graveur, membre de l'Institut, Girardet, peintre et graveur distingué, Il aimait à nous parler de sa jeunesse, de ses travaux champêtres et de la façon habile dont il fauchait les prés.

-- Il faut, nous disait-il, prendre le sentiment de la chose qu'on fait. Dans la conduite de la faux, il y a un mouvement oblique à saisir, qui ménage le tranchant tout en faisant plus d'ouvrage. Quand je me rase, je fais de même. Et, en effet, il nous effrayait à lui voir passer le rasoir sur sa barbe. En quatre coups son affaire était faite. Voilà ce que c'est que d'avoir le sentiment de la chose ! faisait-il triomphalement.

Le camarade Gaillan, farceur d'une gaieté lugubre, qui assistait un jour à une de ses explications sur le maniement du rasoir, lui répartit : Je connais quelqu'un qui a dû en éprouver le charme avec satisfaction hier matin. C'est Lacenaire, qu'on a exécuté sur la place Saint-Jacques. (Ajout J Flores : Pierre-François LACENAIRE Lyon, 20 décembre 1803 - Guillotiné à Paris le 9 janvier 1836)

Une des manies de cet impitoyable Gallien, qui conservait une impassibilité de physionomie, valant à elle seule, toute une comédie, c'était quand nous étions groupés autour du patron et qu'il nous sermonnait d'importance, de saisir délicatement avec des brucelles un cheveu sur le collet de l'habit de Perrelet, puis de l'étudier longuement à la loupe avec la physionomie et des grimaces d'un sérieux à nous suffoquer de rire rentré.

Ce digne patron était parfois singulièrement susceptible; il fallait mettre les points sur les i, sous peine d'être molesté. Si quelqu'un venait voir un de ses élèves, et si lui-même venait par hasard ouvrir la porte au visiteur, ce qui arrivait souvent, voici ce qui se passait : Le visiteur demandait : Est-ce ici chez M. Redier? - Non, monsieur, répondait le patron. -- Ah ! c'est que je me trompe, je vous demande pardon, et après avoir parcouru tous les étages de la maison, il descendait chez le portier qui le renvoyait de nouveau chez Perrelet. Nouvelle demande si c'était ici chez M. Redier ?--Monsieur, c'est ici chez moi,- et ce n'était qu'après de longues explications qu'on laissait entrer ce brave homme.

Je l'ai vu souvent refuser des lettres, parce que l'orthographe de son nom n'était pas exactement mise. Si je les laissais faire, disait-il, ils m'appelleraient bientôt Père Laid.

Perrelet avait la prétention que personne ne pouvait lui être comparé, et comme l'horlogerie était la première des professions, jugez ! Il était sans miséricorde pour tout ce qui se mêlait de faire de l'horlogerie, je ne lui ai entendu citer que deux exceptions : Benoît, le père de M. Benoît, directeur de l'école de Cluses, et Petremann, un faiseur de verges incomparables. Pour résumer son admiration sur le père Benoît dont il aimait à imiter le geste et la voix, il disait qu'il ne manquait pas une vis par an et que chacune de ses vis était un chef-d'oeuvre ; M. Benoît était surtout blanchier.

Il a manqué à Perrelet d'être observateur, et c'est ce qui l'a empêché de faire faire un pas même modeste aux questions de mesure du temps proprement dites. Il était surtout constructeur et mécanicien, et sous ces deux rapports personne ne peut lui être comparé. Il avait une instruction très développée pour son époque et il avait été son propre maître pour tout cela. Il écrivait avec une netteté, une rectitude et une incision remarquables; mais il avait la manie de souligner et souvent des mots qui ne présentaient aucun sens particulier.

Un jour il nous dictait : La distance des centres se trouve, etc... Soulignez se trouve...

Nous nous regardons ébahis. Oui, ajoute-t-il, soulignez se trouve...

Depuis lors, cette jeunesse, sans pitié, ne disait jamais se trouve sans ajouter, tout bas bien entendu : Soulignez se trouve, et s'arrangeait pour avoir cent occasions par jour de dire ces deux mots.

Toutes ces historiettes sans conséquence nous ont paru bonnes à rappeler, parce qu'elles montrent le côté original et fantasque du caractère de l'homme, sans diminuer en rien son mérite d'artiste qui était fort grand.

Les ouvrages de Perrelet sont nombreux, et tous, à une rare perfection d'exécution, joignent un ensemble de dispositions élégantes et ingénieuses au plus haut point.

Perrelet est l'inventeur du train différentiel. C'est lui qui, le premier, a expliqué les rouages à mobiles transportés, qui en a donné la théorie si simple et si élégante, et qui a mis à la disposition des mécaniciens de l'avenir un élément mécanique qui, tous les jours, reçoit de nouvelles applications.

Pecqueur, l'ingénieur Pecqueur, avait eu quelques confidences de Perrelet, avant que la pensée de celui-ci eût complété son travail. L'exposition de 1823 approchait; Pecqueur, mettant à profit le peu que Perrelet lui avait confié, construisit un régulateur donnant le temps sidéral et le temps moyen

L'exposition s'ouvre, et Perrelet, stupéfait, aperçoit l'oeuvre d'ailleurs remarquable de son ami. Il court chez lui, se met à l'établi, et dix jours après, il apporte à son tour un régulateur à temps sidéral et à temps moyen, dont la construction repose sur l'emploi d'un rouage différentiel; mais dans des conditions d'élégance, de supériorité et de précision telles que Pecqueur lui-même se déclara dépasser.

Le mémoire que Perrelet présenta à la Société d'encouragement sur cette nouveauté est presque inconnu. C'est à peine si tous ceux qui ont fait usage du train différentiel en connaissent l'histoire. Cependant le nom de Perrelet est consigné dans quelques ouvrages de technologie.

M. Francoeur, savant mathématicien, avait commenté le mémoire de Perrelet à la Société d'encouragement, et avait plutôt embrouillé que simplifié la question ; aussi Perrelet lui gardait-il quelque rancune de ce qu'il n'avait pas voulu modifier le texte de ses commentaires.

Un jour, Francoeur devait présenter un volume de son Dictionnaire technologique à la Société d'encouragement. Perrelet qui l'apprend parcourt l'ouvrage et y lit ceci, au mot « Engrenage » : on appelle engrenage un système de deux roues dentées, dont l'une tourne à droite pendant que l'autre tourne à gauche. A cette lecture, Perrelet en hâte construit un engrenage intérieur dont les deux mobiles, comme on sait, tournent dans le même sens, puis quand Francoeur fait hommage le soir à la Société, de son volume, il demande la parole, et dit ces simples mots J'ai lu quelques articles de l'ouvrage de M. Francoeur, et entre autres le mot engrenage ; l'auteur y déclare que deux roues engrenant ensemble tournent toujours en sens contraire; voici un engrenage, et vous verrez bien que les deux roues tournent dans le même sens. Puis il jette son engrenage sur le bureau et s'en va.

Tout le monde connaît le compteur à aiguille sauteuse, dont incontestablement il s'occupa le premier. Ce fut vers 1827, qu'après plusieurs tâtonnements, il arriva à la construction dont les types se trouvent encore à l'Observatoire, à l'École polytechnique et au Collège de France. Cette construction est d'une sécurité absolue, : mais elle est un peu compliquée relativement à ce qui s'est fait depuis.

Peu de temps après, M. Jacob, de Dieppe, qui avait imaginé une disposition plus simple pour obtenir les mêmes effets, présenta son compteur à la Société d'encouragement.

Francoeur devait être rapporteur du comité chargé d'examiner l'instrument de Perrelet et celui de M. Jacob, et voulait à toute force parler des deux artistes dans le même travail. Perrelet protestait. Je suis, disait-il, l'inventeur réel de ces effets, mon brevet en fait foi, et je ne comprends pas que, sous prétexte d'un mécanisme différent, pour obtenir les mêmes fonctions, on veuille mettre en parallèle le premier et le second arrivant.

Voici ce qu'on répondait à Perrelet : « Vous avez eu l'idée, le premier, de faire franchir à l'aiguille de seconde arrêtée, tout l'espace qu'elle aurait dû parcourir si on n'avait pas suspendu sa marche. C'est une idée ; mais ce n'est qu'une idée. Une idée en soi n'est pas brevetable, c'est seulement la manière dont on la réalise qui constitue un droit privatif.

Perrelet résista, retira son mémoire de la Société d'encouragement, et renonça ainsi à la publicité qu'elle aurait donnée à son invention. Dès lors, le rapport de Francoeur fut supprimé, et il ne fut plus question non plus du compteur de M. Jacob.

C'est dans cet instrument que l'on vit pour la première fois ce charmant mécanisme au moyen duquel la même action (pression d'un bouton dans le même sens) arrête et met en marche l'aiguille.

Arago faisait grand cas de Perrelet. Il lui fit construire la première machine qui démontre l'action d'un disque tournant sur l'aiguille aimantée. A cette époque Arago était professeur à l'École polytechnique, et c'est pour ses leçons qu'il fit faire la machine à plusieurs échappements pour enseigner L'horlogerie aux

élèves ; machine dont on voit une reproduction en grand au Conservatoire des Arts et Métiers.

Tous ces ouvrages, et un grand nombre d'autres, ont un cachet remarquable, et rappellent les meilleures créations du temps où Breguet, avec son goût et son instinct des belles choses, formait autour de lui une petite armée d'artistes qui ont presque tous disparu.

Perrelet ne s'était pas enrichi à ce travail de soins, de dévouement pour les savants, et de passion pour un art qu'il estimait au-dessus de tout. A 60 ans passés il se retirait chez son fils dans une existence obscure et modeste, travaillant encore pour gagner sa vie.

Il fut décoré en 1831, et il en fut très heureux. C'était la juste récompense d'une vie toute d'abnégation et de travail.

Je n'ai pas hésité à parler de la rudesse de son caractère et de la sévérité outrée de ce puritain à qui pendant sept ans d'existence commune, je n'ai pas vu commettre une faiblesse. Cette rudesse n'empêchait pas la bonté, et personnellement je suis heureux de rendre témoignage qu'en mille circonstances il a été paternel, généreux et homme de cœur.

A. REDIER.

Antoine Redier

Nécrologie parue dans le numéro 1024 du 14 janvier 1893 de La Nature

<http://www.gloubik.info/sciences/spip.php?article47>

Un de nos constructeurs les plus distingués, M. Antoine Redier, est mort à Paris, le 50 décembre 1892. Né à Perpignan, le 25 décembre 1817, il était dans sa soixante-seizième année.

Son père était orfèvre à Perpignan d'abord, puis à Montpellier. François Arago, ami de la famille, le fit venir à Paris à l'âge de quinze ans, et sous ses auspices il entra à la nouvelle École d'horlogerie dont le gouvernement venait de confier la direction à Perrelet.

En sortant de l'École où déjà son esprit inventif se manifesta par la construction d'un nouveau compas à diviser le cercle en un nombre quelconque de parties égales (1855), il entra chez Henri Robert où il passa trois ans.

Au service militaire en 1858, il put réaliser la somme nécessaire pour se libérer au bout de quelques mois grâce à une nouvelle invention. En 1842, il succéda à Duchemin, horloger place du Châtelet, et à dater de ce jour, il ne cessa de produire des idées nouvelles et toujours originales.

Les inventions successives de son réveille-matin et de ses pendules dites huitaines constituèrent une véritable révolution dans l'horlogerie, et devinrent l'origine d'une industrie absolument nouvelle qui a pris aujourd'hui un développement énorme et à laquelle en particulier le village de Saint-Nicolas d'Allermont près Dieppe doit sa prospérité.

A partir de 1858, l'esprit de Redier qui s'était appliqué plus spécialement jusque-là à la solution de problèmes industriels, s'attacha de préférence aux questions scientifiques.